

Lecture analytique – *La Peste*, excipit (5^{ème} partie, chapitre 5) Question d'examinateur : Quel bilan pouvons-nous tirer de cet excipit ?

Introduction

Albert Camus est un écrivain français de la moitié du XX^{ème} siècle, qui est à la croisée des chemins littéraire et philosophique, ce qui met son œuvre à part dans le paysage intellectuel. En effet, il a légué à la postérité non pas un système de pensée exposé dans quelque traité de philosophie, mais une œuvre littéraire, essentiellement romanesque et dramatique, arguant que l'« on ne pense que par images. Si tu veux être philosophe, écris des romans ». Penseur de l'Absurde et de la Révolte, il invente des fictions qui permettent au lecteur de réfléchir sur la condition humaine.

Ainsi, en 1947 paraît le roman ***La Peste***, qui raconte l'histoire d'une épidémie de peste à Oran, en Algérie, et la manière dont un groupe d'individus luttent contre l'épidémie. Le roman doit être perçu comme un roman allégorique. La peste symboliserait l'occupation allemande d'une partie de la France pendant la 2^{de} Guerre Mondiale, mais elle peut aussi symboliser toute forme de fléau, le Mal en général (maladie, guerre, tyrannie, mais aussi mort, deuil, souffrance, bref : l'Absurde). Le roman *La Peste* montre des réactions humaines, individuelles, diverses, qui s'opposent et s'unissent, mais qui évoluent vers une révolte, un humanisme et une solidarité qui finissent par gagner contre le fléau. Le personnage principal en est le docteur Rieux, qui parvient à réunir autour de lui un groupe de personnages qui vont l'aider à résister, jusqu'à la disparition de l'épidémie.

Nous sommes dans la cinquième partie de ce qui a été souvent comparé à une tragédie en cinq actes. Nous pouvons donc parler ici de dénouement et nous **demandeur quel bilan nous pouvons en tirer**, avec le docteur Rieux, mais aussi avec l'auteur, qui livre une vision singulière des hommes et du monde.

LECTURE ORALE.

ANNONCE DES AXES.

Développement

I. Rieux, acteur et témoin (personnage et narrateur)

1. L'euphorie contagieuse de la libération et l'oubli vital gagnent le cœur de Rieux...

Rieux, qui se trouve sur la terrasse (l.19) du vieux, se laisse gagner par un esprit de fête collective qui monte jusqu'à lui.

l.12 et 19 : feux d'artifice organisés par la municipalité → « les premières fusées des réjouissances officielles » + « gerbes multicolores »

Champ lexical de la fête : « réjouissances », « les cris d'allégresse », « foule en joie » (l.32-33), « la ville les salua par une [...] exclamation » (l.13). → euphorie collective, démontrée par les pluriels (*les cris, les réjouissances*) et les substantifs qui désignent un ensemble (*la ville, la foule*).

+ Oubli vital : le deuil est consommé, à grande vitesse : « tous, morts ou coupables, étaient oubliés ». Nécessaire pour faire la fête et pour que cette fête permette de passer à autre chose, de tourner la page. → c'est là, selon Rieux, la « force » et l'« innocence » des hommes. (mais aussi le danger : cf. l.2. ci-dessous).

→ l.17 : « Rieux sentait qu'il les rejoignait ». Il se laisse gagner par l'euphorie nécessaire et collective. Lui aussi a un deuil à faire (l.14), celui de ses amis, « ceux » qu'il a aimés, mais aussi celui de sa femme, « celle » qu'il a aimée. L'opposition entre le masculin pluriel et le féminin singulier rappelle que Rieux aussi a souffert personnellement, qu'il a besoin lui aussi de cet oubli vital pour poursuivre son existence, pour continuer de vivre, « par-dessus toute douleur ».

Transition : L'esprit de fête semble durable : « longue et sourde exclamation » (l.13), « des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement », les feux d'artifice « s'él[èvent] plus nombreux[x] », l.19-20 → comme si l'oubli s'installait et, avec lui, le risque de plonger dans l'ignorance, non seulement de ce qu'il s'est passé, mais aussi des leçons qu'il y a à en tirer. → danger ! Seul Rieux semble conscient, lucide, mesuré, prudent, face à la ville libérée qui ne voit que la fin d'un calvaire.

2. ...mais l'euphorie est observée par un personnage lucide qui reste en retrait, à l'écart (ambiguïté).

Rappel : Rieux observe la foule de l'extérieur, puisqu'il est sur la terrasse du vieux, qui surplombe la ville. Il est *au-dessus* de la foule, peut-être aussi symboliquement.

→ En effet, la lucidité de Rieux contraste avec l'ignorance dans laquelle la « foule en joie » se précipite, au risque d'en oublier jusqu'aux leçons qui sont à tirer de leur terrible expérience. Rieux « savait ce que cette foule en joie ignorait » → antithèse savoir/ignorer qui fait ressortir Rieux comme la figure du sage, solitaire. + « il savait » (l.26), « pour dire ce qu'on apprend » (l.23), « Rieux se souvenait » (l.32-33), « le vieux avait raison » (l.15) + présents de vérité générale (lignes 23-25, ligne 31, lignes 34-37), qui énoncent des morales explicites à ce roman qui s'avère être un **apologue**, c'est-à-dire un récit fictif dont on tire des leçons : langage de la raison, de la réflexion → dimension philosophique de ce bilan.

Transition : Pour s'assurer que les hommes retiennent ce qu'ils ont appris lors de ce sinistre événement, Rieux décide d'écrire un témoignage pour la postérité. → révélation pour le lecteur : le narrateur et le personnage principal ne sont qu'une seule et même personne.

3. Le projet de témoigner : Rieux narrateur et le devoir de mémoire. Le dernier acte révolté, engagé, du docteur : écrire.

Quelle est cette chose que « la foule en joie ignor[e] » ? C'est, tout d'abord, quelque chose qu'on apprend « dans les livres » (l.34), d'où la nécessité d'écrire un livre... → ce qui peut susciter une réflexion sur le rôle de la littérature.

Singularité de cet excipit, d'un point de vue littéraire : la révélation [personnage = narrateur].

→ premier paragraphe, explique le projet de Rieux, qui porte cette double "casquette".

En tant qu'acteur mis au centre de ce récit, en tant que médecin luttant positivement contre la peste, Rieux est « bien placé » pour témoigner (ligne 6) : « son métier l'a mis à même de voir la plupart de ses concitoyens » et de les observer, avec toute la neutralité que l'on exige d'un « témoin objectif » (l.4). C'est bien « au milieu [du] fléau » (l.24) qu'il « apprend » à son tour la leçon qu'il y a à en tirer ; ce ne peut pas être ailleurs, d'où l'intérêt d'entendre **sa** parole, à lui.

La « chronique » (l.1) qu'il a voulu écrire, et qui a déjà été nommée ainsi dans l'incipit, se confond ici avec le roman de Camus. La fiction prend ici tout son sens. « Si tu veux être philosophe, écris des romans ». Camus écrit à travers son narrateur-personnage. Il invente une fiction, certes, mais dans le but de faire réfléchir sur la condition humaine (cf. Il ci-dessous).

Rieux explicite ses objectifs :

- lignes 27 à 31 : cette chronique est « le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir » → passé ; « et que, sans doute, devraient accomplir encore [...] tous les hommes » qui auront à résister contre un fléau → avenir. Rieux veut laisser un message à la postérité en s'appuyant sur son expérience passée.

- lignes 20 à 25 : il écrit « pour ne pas être de ceux qui se taisent », c'est-à-dire de ceux qui ont collaboré passivement pendant le fléau (cf. Occupation allemande années 1940), « pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser au moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites », c'est-à-dire en hommage à ceux qui ont souffert et aux morts, « et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux », donc, pour laisser une idée, un concept, une morale en quelque sorte, une maxime qui peut nourrir les humains à venir, lorsqu'ils subiront à leur tour des fléaux :

Transition : « il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ». Reste à savoir ce que l'on peut faire de cette conclusion...

II. Bilan philosophique du roman : une vision des hommes et du monde pessimiste ou optimiste ?

1. Le rocher de Sisyphe ou l'éternel retour du Mal.

l.27 : cette victoire ne peut pas être « définitive » → victoire provisoire, fragile. Les fléaux reviendront, même s'ils ne reviendront que « des dizaines d'années » plus tard (lignes 35-36), ils reviendront !

l.28-29 : les hommes ont dû accomplir des actes d'hommes révoltés, et devront en « accomplir encore ». adverbe « encore » + le futur suggèrent un éternel retour de « la terreur et son arme inlassable » (→ adjectif « inlassable » suggère aussi la continuité d'un Mal interminable et puissant, capable d'attendre « patiemment », l.36, pour ressurgir).

Confirmé l.33 : « cette allégresse était toujours menacée » (adverbe) + l.34-39 : « le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais » (adverbe) → présent de vérité générale (toujours vrai !) + adverbes de temps radicaux, absolus, qui laissent une impression que ce constat de l'éternel retour du Mal est sans appel.

Métaphore filée / animalisation : la peste apparaît comme une bête tapie dans l'ombre (une araignée ? un rat?) qui attend « patiemment » son moment pour ressurgir et effrayer les populations.

l.22-24 : Rieux lui-même généralise son propos avec le pluriel « les fléaux », et cherche à « laisser [...] un souvenir » pour la postérité, pour que l'on puisse se servir plus tard (sous-entendu lorsque d'autres fléaux adviendront) des leçons que les Oranais ont pu tirer de leur expérience.

Transition : Cependant, n'oublions pas que dans ses essais, Camus nous dit qu'il faut imaginer Sisyphe « heureux ». Et en effet, dans l'ensemble du roman, Rieux semble s'épanouir dans sa lutte qui lui fait pourtant répéter des gestes quotidiens de soins, inlassablement, jusqu'à l'éradication de la maladie. Qu'est-ce qui lui a permis de tenir ainsi jusqu'au bout ?

2. L'optimisme humaniste de Rieux

→ Sa foi en l'humanité / son amour pour l'humanité (humanisme, au sens courant) :

l.13 à 17 : la « force » et l'« innocence » des hommes sont d'être capables d'oublier les malheurs pour continuer de vivre « par-dessus toute douleur ».

l.23-25 : « on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser » → à l'épreuve de l'épidémie, Rieux, qui a su **observer** ses semblables (cf. tout le premier paragraphe), constate qu'ils ont lutté jusqu'au bout pour la plupart d'entre eux, au-delà de « leurs déchirements personnels » (l.29).

l.22-23 : attachement aux hommes, victimes à défendre, pour qui il veut témoigner de « l'injustice et de la violence » qu'ils ont subies. Il veut construire un témoignage « en faveur de ces pestiférés », comme on a parlé de devoir de mémoire à l'égard des victimes du nazisme qui ont vécu les camps de concentration.

l.31 : les hommes qui « s'efforcent d'être des médecins » → reconnaissance du travail accompli. Présent de vérité générale : confiance dans l'humanité → les hommes sont capables de faire des efforts, de lutter, si difficile soit-il de lutter, contre toute forme de fléaux.

Car il y aura toujours des hommes qui « refus[ent] d'admettre les fléaux » (l.30), c'est-à-dire des **hommes révoltés**, au sens camusien du terme. Et le déterminant « tous les » suggère que ces hommes révoltés peuvent être nombreux, suffisamment nombreux en tous cas pour lutter efficacement contre les fléaux.

+ La simple volonté de témoigner, la simple décision d'écrire pour la postérité, étudiée ci-dessus (cf.l.3.), révèle une lueur d'**espoir** que ce témoignage peut être utile, sinon, à quoi bon l'écrire ?!

3. Diagnostic et prescription du philosophe-médecin.

Le diagnostic de ce scientifique qui a su observer les hommes avec neutralité (« le docteur Bernard Rieux avoue qu'il [...] est l'auteur » de cette chronique, mais continue d'écrire à la 3^{ème} personne) est « qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ». Cette conclusion en demi-teinte semble d'un réalisme mesuré qui pourrait décevoir les idéalistes et les doux rêveurs, mais qui a le mérite de ne pas basculer dans un espoir pur et vain, contre-productif ! Oui, « les hommes [sont] toujours les mêmes » (l.15-16), quoi de plus évident et de plus plat à conclure ! Mais que conclure d'autre ? Les fléaux comme l'épidémie de peste dont il est question dans ce roman ne cessent de se produire, sous toutes les formes imaginables : maladies, donc, mais aussi guerres, violences, catastrophes naturelles, sans parler du simple fait que nous sommes des êtres finis,

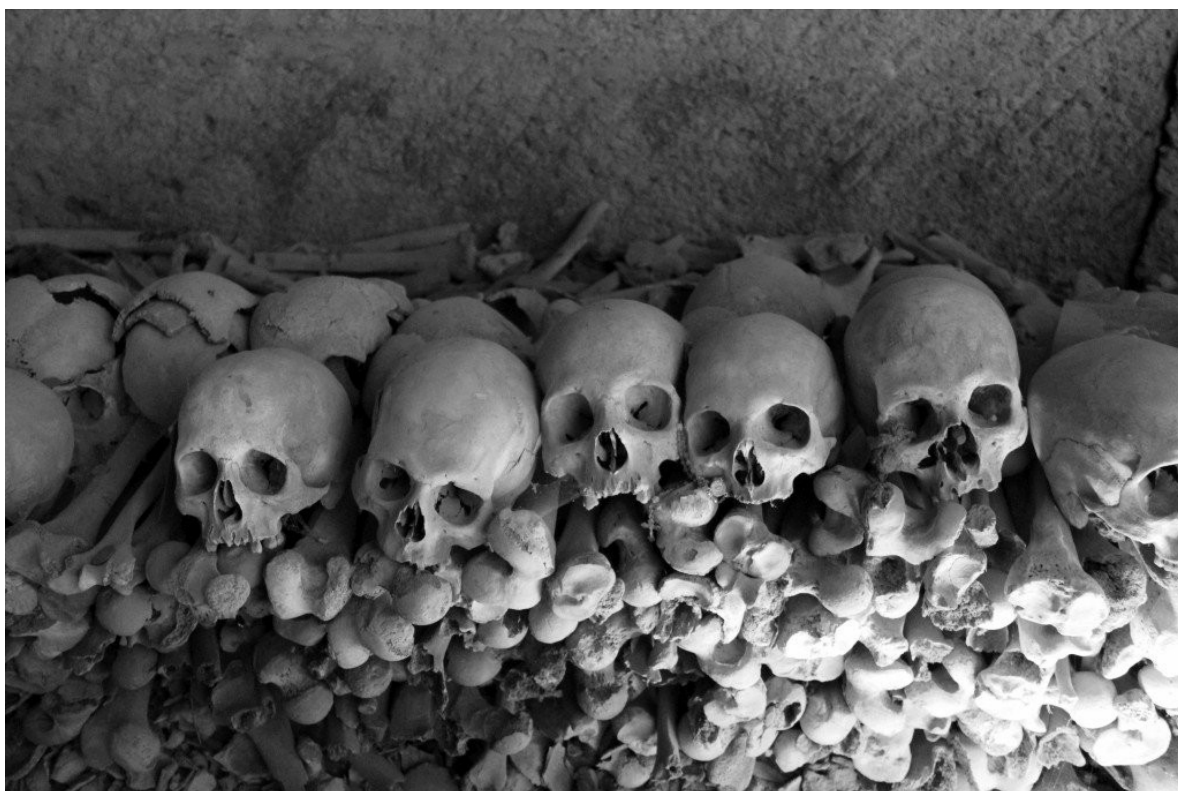
mortels, que nous vivons la mort de nos proches dans l'attente de notre propre mort... La force de Camus est qu'il ne reste pas défaitiste. Et si sa conclusion est mesurée, nuancée (→ il y a bien aussi des « choses à mépriser » chez les êtres humains), il n'empêche que ce qui prend le dessus, c'est ce qu'il y a en eux d'admirable...

La Peste est le récit d'une solidarité, un roman qui résume à lui seul le *cogito* camusien : « **je** me révolte, donc **nous** sommes ». C'est ce qu'ont compris « tous les hommes qui, ne pouvant être des saints », parce qu'ils sont athées, « et refusant d'admettre les fléaux », parce qu'ils sont révoltés, « s'efforcent cependant d'être des médecins » : les Rieux, mais aussi les Tarrou, les Rambert, les Grand, ou encore l'imperfectible prêtre Paneloux, qui se révolte à sa manière, dans une moindre mesure, tout croyant qu'il est.

Les fléaux font notre « malheur » mais aussi notre « enseignement » (ligne 38) : on a toujours quelque chose à tirer des fléaux, encore heureux, puisque l'existence en elle-même peut être vécue comme un fléau, dans la mesure où nous vivons pour mourir... Qu'a-t-on à apprendre ? Que l'on peut s'aimer au-delà des séparations (Rambert, Rieux et leurs femmes respectives), que l'on peut se rencontrer et développer des amitiés nouvelles (Tarrou et Rieux), que l'on peut s'allier contre ce mal pourtant incurable, et réussir, ensemble, à atteindre une « victoire », même provisoire (ligne 27). autrement dit : cela vaut toujours le coup de « s'efforc[er] cependant d'être des médecins » (l.31). « Médecins » au sens propre dans *La Peste*, comme au sens figuré : les sociétés ont besoin de sages, de philosophes, pour réfléchir « malgré leurs déchirements personnels » (l.29), « par-dessus toute douleur » (l.16-17), pour écrire des « livres » (l.34), pour « appren[dre] » et « enseign[er] » la juste dose d'humanisme qui permet de vivre, la juste dose d'espoir nécessaire pour agir et résister contre les tyrannies.

Proposition d'ouverture pour la conclusion : comparaison avec l'incipit.

La peste peut ressurgir « dans un cité heureuse » (l.39), une cité comme Oran dans les années 1940, par exemple, qui apparaît dans l'incipit comme une ville moderne typique, sans « soupçon », souvenons-nous. Une ville « heureuse », donc, qui oublie facilement qu'un fléau peut advenir à tout instant, une ville dont les habitants « font des affaires » sans y réfléchir davantage, incrustés dans un rituel d'habitudes quotidiennes répétitives qui font que les semaines se succèdent et se ressemblent. Rieux craint une sorte de "retour à la case départ" et c'est pourquoi il écrit « cette chronique » évoquée dans l'incipit et dans l'excipit. Comme Camus écrit son roman. Ainsi l'auteur pense-t-il que ce qui dérange dans *La Peste*, c'est que ce roman « puisse servir à toutes les résistances contre toutes les tyrannies » (lettre à Roland Barthes, 1955). Et c'est sans doute ce qui le rend encore intéressant à lire aujourd'hui, où que ce soit dans le monde, et quel que soit le régime politique en place dans le pays.



Naples – Ossuaire du cimetière des Fontanelles (victimes de l'épidémie de peste de 1526)